

Alexander García Düttmann

L'effacement des traces

La question à laquelle une architecture contemporaine devrait peut-être se mesurer est celle de l'effacement des traces. Mais avant de se demander s'il existe, en architecture, un projet qui puisse y répondre, avant de s'engager dans une réflexion proprement architecturale, il faut développer la question et montrer sa nécessité. Toute question comporte une affirmation, toute question entretient un rapport affirmatif avec son objet, indépendamment de sa portée critique ; c'est pourquoi une question ouvre toujours l'avenir d'un projet. Essentiellement affirmative, la question se lie à un projet, à ce qui, pro-jeté, jeté en avant, ne revient jamais sans altération. Parce qu'elle est liée à un projet, parce qu'elle est elle-même un projet, une ouverture extatique, la question ne revient pas ou ne fait que revenir. Autrement dit, on ne peut pas poser la question de l'effacement des traces si l'on se contente de regretter la perte de la mémoire, de l'histoire, de l'expérience, et si l'on cherche à restaurer un espace dont on espère qu'il sera encore en mesure de contenir les traces et de sauvegarder la tradition. La réponse réactive annule aussitôt la question : pour cette raison, on ne pensera pas l'effacement des traces tant qu'on se plaira à y reconnaître la manifestation d'une simple négativité. L'effacement des traces est déjà à l'œuvre dans la pensée qui pose la question de cet effacement. Mais la pratique de la chose par laquelle une pensée excède la négativité est à son tour réfléchie, ou mieux : elle est transformée par la radicalisation que la pensée opère. La pensée, liée à la dimension projective de toute question, n'est pas une simple prolongation de ce qu'elle pense : sa tâche consiste plutôt dans une mise en perspective de la chose pensée et affirmée. Ainsi la pensée de l'effacement des traces non seulement affirme l'effacement auquel elle contribue : elle le radicalise aussi, elle le porte à sa propre limite afin de comprendre ce qui arrive au moment où l'on a pu proclamer : « Efface les traces ! »

Cet impératif, cette injonction, ce mot d'ordre est le titre d'un poème de Brecht et s'adresse aux futurs habitants des grandes villes. Il y va, dans ce poème, d'une leçon, d'un enseignement, d'un conseil : si tu veux habiter une grande ville, nous dit la voix du poème en disant qu'elle nous le dit (« *Ich sage dir* »), il faut que tu saches effacer les traces. Une réponse réactive à ce mot d'ordre, une réponse réactive au poème lui-même, à ce qui se présente comme l'expérience et la sagesse du poème, se limiterait peut-être à y déceler une critique de l'aliénation, évitant de la sorte la question de l'effacement des traces. Qu'est-ce donc qu'effacer les traces ? Effacer les traces, c'est ne pas répondre au camarade qui frappe à la porte le jour où l'on vient d'arriver en ville ensemble, c'est ne pas montrer son visage

aux parents qu'on rencontre dans la rue, c'est chercher un abri et se servir d'une chaise sans jamais y rester assis et sans jamais s'installer dans la maison ; effacer les traces, c'est aussi ne pas répéter ce qu'on a pu dire, c'est renier sa propre pensée répétée par les autres, c'est ne pas signer et ne pas distribuer une image de soi-même, c'est ne pas laisser inscrire son nom sur un tombeau. « Efface les traces ! » signifie donc : ne te laisse jamais rattraper par le temps, n'essaie pas de t'approprier un espace, n'occupe pas un lieu propre, ne parle pas une seule langue et un seul langage, ne crée jamais un style et ne cherche sous aucun prétexte à te distinguer par ton goût et tes manières, ne cède jamais à la famille ou à ceux que tu connaissais autrefois, n'érige pas un monument et ne t'érige pas toi-même en monument.

Mais la difficulté de la leçon réside dans la structure paradoxale de tout effacement ; le paradoxe auquel se heurte le lecteur que le poème met en position d'élève, est celui d'une ubiquité qui consiste précisément dans la disparition de la chose effacée. Ce qui est effacé risque toujours de subsister ou de survivre sous la forme non phénoménale d'un spectre. Or cette subsistance, cette survie spectrale est d'autant plus inquiétante que le spectre n'a pas de nom lisible, qu'il ne laisse pas de traces repérables et qu'il reste nécessairement insaisissable. S'il apparaît clairement que l'effacement des traces est une question de vitesse, de mobilité, de circulation et d'usage, il ne faut pourtant pas se tromper sur le paradoxe qui semble récupérer la présence dont la trace effacée faisait état : la présence retenue par la trace peut devenir plus puissante, plus insistante, voire plus présente à travers l'effacement des traces. Certes, on n'arrivera pas à effacer ses traces si l'on ne va pas vite, si l'on n'apprend pas à se déplacer avec agilité, si l'on ne sait pas faire usage de l'espace et du temps, si l'on n'est pas capable d'utiliser les moyens disponibles sans y toucher, sans y laisser une empreinte. *La question de l'effacement des traces est celle de la différence entre l'usage et la propriété.* Mais d'autre part on doit tenir compte de l'inscription paradoxale de l'effacement dans une présence qui ne se distingue plus de l'absence. On doit tenir compte de cette inscription chaque fois qu'on entend ce qu'on pourrait appeler le mot d'ordre de la modernité. Car le paradoxe de l'effacement fait résonner la voix qui nous commande d'effacer les traces et qui parle dans le poème de Brecht en se réclamant d'un apprentissage, c'est-à-dire d'une expérience et d'une sagesse (« *Das wurde mir gelehrt* »).

Pourquoi cette voix est-elle une voix divisée par le paradoxe de l'effacement ? Parce que l'effacement des traces, *le pur usage sans appropriation* ne peut être qu'une destruction de l'expérience, de la sagesse qui se transmet de génération en génération ; cette sagesse, la sagesse qui se manifeste dans le mot d'ordre « Efface les traces ! » et qui le nourrit, non seulement prescrit de détruire l'expérience : elle doit parler elle-même depuis un lieu marqué par la destruction. Essentiellement pauvre en expérience, sa voix, la voix du poème, énonce l'expérience d'une certaine modernité ; elle se fait entendre, elle fait entendre le mot d'ordre de la modernité, elle résonne partout où la modernité devient incontournable, parce qu'elle est à peine audible, parce qu'elle se tait en parlant, parce qu'elle est la voix la plus effacée qu'on puisse entendre. Elle est donc la voix d'un spectre, à la fois infiniment riche dans sa pauvreté et infiniment pauvre dans sa richesse. L'effet mécanique que comporte la répétition du mot d'ordre à la fin de chaque strophe

souligne d'abord le caractère pédagogique du poème et correspond parfaitement à l'idée d'un abécédaire pour les habitants des grandes villes ; mais il n'est peut-être pas sans rapport avec un revenir spectral, avec ce qui, en revenant sans arrêt, se vide de sens et ne cesse plus de nous hanter. « Efface les traces ! » s'adresse à nous comme un mot d'ordre impossible, et c'est l'expérience de cette impossibilité que nous faisons quand nous lisons le poème de Brecht.

Celui qui insiste sur la structure paradoxale de l'effacement et sur la difficulté de la leçon, doit aussi montrer la limite sur laquelle le paradoxe semble perdre la force de récupérer la présence dont les traces ont été effacées. Rien, en effet, ne garantit à cette présence sa subsistance au-delà de l'effacement des traces, du moins si l'on conçoit la possibilité d'un oubli qui ne se laisse pas interpréter dans les termes d'une simple latence. Dès que l'oubli se prête à une remémoration qui restitue ce qui a été oublié ou refoulé, il se transforme en une sorte d'oubli provisoire ; l'oubli au sens d'un oubli immémorial, d'un oubli qui se dérobe toujours à la remémoration, et qui, pour cela même, mérite son nom, est donc un oubli de l'oubli, un oubli sans trace ou une trace originaire. Sous cet angle, la question de l'effacement des traces implique une autre question, celle d'une trace originaire et de son rapport avec ce qui s'adresse à nous comme le mot d'ordre de la modernité. Penser l'effacement des traces, est-ce penser une trace originaire ?

Dans un texte des années trente intitulé *Expérience et pauvreté*, Walter Benjamin reprend le mot d'ordre de Brecht. Il le cite pour mettre en évidence la rupture de l'« architecture moderne » avec un espace comblé de traces, avec un espace qui exclut la libre circulation et le pur usage. Ce qui se dégage de ce passage, c'est qu'il ne suffit pas d'effacer les traces dans l'espace marqué par l'appropriation ; si l'on veut effacer les traces — si l'on veut abolir les conditions de propriété des sociétés capitalistes, si l'on veut conspirer contre l'État et ses mécanismes de contrôle *sans* tomber dans le piège d'une identité secrète — il faut se débarrasser du secret de l'intériorité, il faut renoncer à l'intimité confortable d'un intérieur surmeublé et souscrire à la barbarie d'une construction sans anthropomorphisme, il faut casser les objets revêtus d'une valeur de culte, il faut se rebeller contre l'habitude, contre le comportement rituel auquel nous soumettent ces objets — bref : il faut changer d'espace, il faut changer l'espace, il faut construire un espace qui nous permette de survivre à la culture. On comprend maintenant pourquoi le projet architectural et la question de l'effacement des traces sont inséparables ; Benjamin le dit clairement : « Qu'on entre dans un appartement bourgeois des années 80, et, malgré "l'intimité confortable" qui y règne peut-être, l'impression la plus forte sera : "tu n'as rien à chercher ici". Tu n'as rien à chercher ici, car il n'est pas d'emplacement, ici, où l'habitant n'aurait déjà laissé sa trace : sur les corniches par des bibelots, sur le fauteuil rembourré par des napperons, aux fenêtres par des rideaux transparents, ou encore devant la cheminée par l'écran du poêle. Un beau mot de Brecht nous aide ici, il nous aide à nous éloigner de cet espace et à partir très loin : "Efface les traces !", dit le refrain du premier poème de l'"Anthologie pour les habitants des villes". » Efface les traces, décide-toi à partir et à partir encore — non pas pour t'installer toujours ailleurs ou pour faire reculer interminablement la date à laquelle tu prendras domicile, non pas pour déménager sans cesse ou pour te laisser entraîner par la mobilité de ceux qui passent d'une propriété à l'autre et qui ne restent jamais sur place, *mais pour circuler*

librement et faire libre usage des choses, des idées et des corps. Si l'on entend ainsi le mot d'ordre de Brecht, la question de l'effacement des traces s'avère être la question d'une certaine *homelessness*, comme le suggère déjà Jacques Derrida dans une lettre adressée à un fameux architecte ; mais les mots *homeless* et *homelessness* ne conviennent pas vraiment dans ce contexte, puisqu'ils sont formés de telle sorte qu'ils restent tributaires d'un manque, d'une absence, d'une négativité.

Si nous suivons les propos de Benjamin, la modernité que le mot d'ordre « Efface les traces ! » semble inaugurer ne commence qu'avec le surgissement d'un art, d'une architecture et d'une littérature dont les références sont indiquées par les noms de Loos, Le Corbusier, Scheerbart et Klee. Or le moment historique que Benjamin identifie avec ce commencement, avec la manifestation d'une nouvelle barbarie qui n'a plus la nostalgie de l'expérience, est celui de la Première Guerre mondiale. Cette guerre a privé une génération entière du concept de génération : elle a ruiné la possibilité de laisser des traces en transmettant les propres expériences aux générations ultérieures. On se souviendra toutefois de ce que Benjamin dit de Baudelaire, à savoir qu'il a figuré ou façonné une modernité dont le trait distinctif reste la « perte des traces » [*Ausfall der Spuren*] au milieu de la foule et dans l'extension des grandes villes : « Voici la loi de la poésie de Baudelaire : garder l'incognito. La composition métrique de cette poésie se laisse comparer à une grande ville dans laquelle on peut se déplacer discrètement parce qu'on est protégé par les îlots de maisons, les portes cochères et les cours intérieures. » Or le *Ausfall der Spuren*, la perte ou la disparition des traces, est en même temps un *Verfall der Aura*, un « déclin de l'aura », aussi bien chez Baudelaire que chez Scheerbart, Le Corbusier et Loos : « Scheerbart [...] tient beaucoup à ce que ses gens [...] soient logés [...] dans des maisons de verre mobiles et coulissantes, telles que Loos et Le Corbusier en ont érigées depuis. Le verre n'est pas pour rien un matériau si dur et si lisse, sur lequel rien ne s'accroche. Un matériau froid et sobre, aussi. Les choses en verre n'ont pas d'"aura". » La différence qui s'inscrit dans la double modernité des grandes villes, dans la modernité de la foule et du verre, tient peut-être à ce que l'artiste qui garde l'incognito tire encore sa jouissance de l'invisibilité et du secret. Mais en vérité, l'effacement des traces qui détermine cette modernité (*Ausfall der Spuren*, *Verwisch die Spuren!*) n'attend ni la formation d'une foule ni la construction d'un bâtiment en verre. Chaque fois qu'un penseur ou un scientifique — Benjamin nomme Descartes et Einstein — ont dû effacer les traces de la tradition afin de concevoir, élaborer, construire un système philosophique ou une théorie physique, la modernité a commencé. N'est-ce pas là une situation qui se répète chaque fois que quelque chose de nouveau fait irruption et qu'on doit faire place à quelque chose d'autre ? N'y a-t-il pas une part de barbarie dans tout commencement ? La pauvreté n'est-elle pas un élément constitutif de ce qui commence ? Est-ce alors la transformation de l'effacement en injonction, en mot d'ordre (« Efface les traces ! ») qui définit la modernité de la modernité et qui assure la spécificité historique de ce que Benjamin appelle par exemple l'« architecture moderne » ?

Sans doute, l'auteur d'*Expérience et pauvreté* ne s'intéresse à l'historicité de la modernité que dans la mesure où l'on doit toujours effacer les traces et penser une rupture, une discontinuité, une urgence pour toucher à l'actuel, pour construire son concept, pour énoncer le mot d'ordre de l'actualité — et comment se rappor-

ter à l'actualité autrement qu'en énonçant un mot d'ordre ? L'actuel est une « petite monnaie », la « petite monnaie » d'un mot d'ordre qui ne supporte ni les déductions ni les justifications, et qui survit déjà à la culture et à la tradition. A la fin de son texte, Benjamin décrit cette position que l'actuel nous assigne ; notre pauvreté montre que nous étions déjà pauvres malgré nos richesses : « De l'héritage de l'humanité nous avons abandonné une part après l'autre, et nous avons dû souvent la gager au Mont-de-Piété au centième de sa valeur, pour recevoir comme avance la petite monnaie de l'«actuel». » Dans les tableaux, les bâtiments et les histoires des hommes qui, au lieu de s'accrocher aux formes et aux contenus de la tradition, s'engagent dans ce qui est « fondamentalement nouveau », « l'humanité se prépare à survivre, s'il le faut, à la culture ». Effacer les traces afin de survivre à la culture : qu'en est-il aujourd'hui d'un mot d'ordre que nous entendons après une crise économique et après une guerre dont les effets immédiats et anticipés formaient, pour Benjamin, le contexte de son analyse ? Pouvons-nous recevoir la « petite monnaie » de l'actuel en écoutant le mot d'ordre relancé par cette analyse ? N'avons-nous pas survécu à la culture, n'avons-nous pas effacé ses traces *à force de vouloir les conserver* ? Comment un architecte contemporain répondra-t-il à ces questions ? S'il y a une actualité du mot d'ordre « Efface les traces ! », c'est que la valeur d'exposition qui est devenue le principe même de la culture — tout est exposé et tout s'expose — reste attachée à une valeur de culte : l'exposition de la culture à laquelle nous assistons s'avère être une représentation de la culture. Les architectes semblent renforcer cette tendance, ils semblent renforcer le fétichisme de l'exposition multiculturelle, lorsqu'ils construisent des bâtiments qui, en s'exposant eux-mêmes, représentent le pouvoir d'une entreprise, d'une ville, d'une société, d'un État. Est-ce possible de penser un effacement des traces capable de mettre fin à cette conservation de la culture ?

Derrida a montré qu'une finitude radicale ne peut être conçue que dans les termes d'une trace originaire ou d'une archi-trace ; or l'effacement appartient à la structure de toute trace : « La trace n'étant pas une présence mais le simulacre d'une présence qui se disloque, se déplace, se renvoie, n'a proprement pas lieu, l'effacement appartient à sa structure. Non seulement l'effacement qui doit toujours pouvoir la surprendre, faut de quoi elle ne serait pas trace mais indestructible et monumentale substance, mais l'effacement qui la constitue d'entrée de jeu en trace, qui l'installe en changement de lieu et la fait disparaître dans son apparition, sortir de soi en sa position. » L'effacement commence donc par affecter la trace, non pas de l'extérieur, mais dans la constitution même de ce qui n'aura jamais un *lieu propre*. Or ce qui ne pourra jamais laisser une trace et ce qui se sera toujours déjà effacé, c'est la trace « elle-même », la trace qui n'apparaît jamais « elle-même ». Pour cette raison, le mot d'ordre « Efface les traces ! » nous assigne, en dernière instance, la tâche de *devenir la trace que nous sommes en tant qu'êtres finis*. Cette tâche est aussi celle du projet architectural inscrit dans l'actualité : car l'homme qui est devenu sa propre trace inappropriable, l'homme qui a effacé les traces en devenant sa trace, circule librement dans un espace non auratique où le pur usage détermine les rapports aux choses, aux corps, aux idées, au-delà de la fonction ornementale et de l'exposition culturelle de l'objet fabriqué par le *design*. La question du projet architectural et de son lien avec l'effacement des traces, autrement dit la question d'une architecture contemporaine, restera sans réponse tant qu'on n'aura pas élucidé la dimension

ontologique ou quasiment ontologique de la trace. N'oublions pas que Heidegger souligne cette dimension, cette condition commune de l'existence et de l'architecture, lorsque, à propos du mot allemand *bauen* (« bâtir ») et de son étymologie, il nous rappelle qu'il s'agit du même mot que *bin* dans l'expression *ich bin* (« je suis »).

« Efface les traces ! » — jusqu'à atteindre la limite où l'espace change radicalement, où tu deviens la trace que tu es, où rien n'est destiné à un usage particulier et où tout se prête, pour cela même, à l'usage. Une phrase qu'on retrouve dans un récit de Ingeborg Bachmann semble proférée par quelqu'un qui habite l'espace du pur usage et de la libre circulation. Cette phrase dit : « Parce que je ne suis pas destiné à un usage particulier, et parce que vous ne vous saviez pas destinés à un usage particulier, tout allait bien entre nous. »